

ETC



Récits gigognes

Trajets : comment la mobilité des fruits, des idées et des architectures recompose notre environnement, Centre Canadien d'Architecture, Montréal. 19 octobre – 13 mars 2011

Lyne Crevier

Numéro 93, juin–juillet–août–septembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crevier, L. (2011). Compte rendu de [Récits gigognes / *Trajets : comment la mobilité des fruits, des idées et des architectures recompose notre environnement*, Centre Canadien d'Architecture, Montréal. 19 octobre – 13 mars 2011]. *ETC*, (93), 63–64.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MONTRÉAL

RÉCITS GIGOGNES

Trajets : comment la mobilité des fruits, des idées et des architectures recompose notre environnement,
Centre Canadien d'Architecture, Montréal.
19 octobre – 13 mars 2011

N'a-t-on pas l'impression que tout se meut à une vitesse folle, et ce, plus que jamais ? Rien ne semble rester en place, pas plus les individus que les biens de consommation. D'ici les prochaines décennies, « la migration pourrait toucher un milliard de personnes », selon Mirko Zardini, directeur et conservateur en chef du Centre canadien d'architecture (CCA), où se tenait l'exposition atypique *Trajets : comment la mobilité des fruits, des idées et des architectures recompose notre environnement*. L'histoire récente nous en donne effectivement un aperçu : exode de ressortissants tunisiens qui débarquent par centaines pour échouer sur la petite île italienne de Lampedusa. Depuis le début de l'année, ce sont des dizaines de milliers de migrants que l'Italie a dû accueillir sur la portion de son territoire rattachée administrativement à la province sicilienne d'Agrigente.

Compte tenu de la mobilité accrue des gens et des choses, le CCA se penche aujourd'hui sur ce phénomène, désormais irréversible, pour en examiner les conséquences transformatrices par le biais de 15 récits qui, bien que disparates, ont provoqué une incidence certaine sur des lieux précis. En outre, *Trajets* analyse la manière dont le déplacement et la mobilité influent sur l'espace même où s'installent, par exemple, de nouvelles populations. En revanche, la thématique de l'exposition excède notamment les questions d'identité nationale pour s'en tenir aux étonnantes répercussions de la migration à l'échelle planétaire par rapport à l'environnement bâti affectant villes et paysages ou encore à l'inculcation de savoir-faire ingénieux auprès de pays hôtes.

D'ailleurs, *Trajets* est conçu autour de ces nouvelles signées par divers auteurs invités, dont la fiction s'appuie sur des faits réels et une documentation d'archives qui permettent au lecteur, d'un récit à l'autre, d'y observer des liens possibles entre ces derniers. Et, en parcourant les pages de l'ouvrage, qui inclut un essai photographique et des illustrations, dont des dessins d'un ibis et d'un palmier rappelant la manière iconographique propre aux récits de voyage du XIX^e siècle, on prolonge ainsi la visite des lieux dont le parcours peut de prime abord déconcerter.

En effet, chacun des quinze récits de *Trajets* porte sur un lieu et un moment précis, tout en s'ouvrant sur des concepts plus vastes ciblant la mobilité (forcée ou souhaitée) et la transformation. À titre d'exemple, *Structuration* annonce une concentration de



bâtiments provenant d'ailleurs qui réorganise la structure urbaine établie. Ainsi, entre 1954 et 1975, 300 communautés isolées de Terre-Neuve (environ 30 000 personnes) ont dû se résigner à aller s'établir dans des régions plus urbanisées, en transportant leurs maisons en mer, car nul ne pouvait se porter acquéreur d'un nouveau toit en raison du prix plus élevé de l'immobilier dans ces régions. Témoignage éloquent que ces images surréalistes, tirées d'un film d'archives, de maisons démenagées par voie océanique dans la baie de la Trinité. Or ces maisons flottantes n'arrivèrent pas toutes à destination, mais celles qui survécurent à ce voyage au long cours perdirent, une fois rendues sur place, leurs références initiales à la topographie, à l'agriculture locale, aux paysages et aux usages traditionnels. Un peu comme si le trajet, le voyage, le nomadisme, inféodés au territoire et dont toutes les dimensions sont parcourables, par voie terrestre ou maritime, ces transhumances donc, montraient à quel point elles peuvent hanter nos vies et façonner l'espace qui nous entoure.

Au chapitre *Caractérisation*, on trouve une typologie architecturale qui voit sa forme et sa définition adaptées, par diverses cultures, à différents moments de l'histoire. Le bungalow est le plus bel exemple en la matière. Sa définition a évolué et a été modifiée depuis la naissance du terme emprunté au nom du pays de Bengale, en Inde. Au début du XX^e siècle, en Afrique et en Inde, ce type de construction était fort convoité, car il servait à loger les Européens et les hauts fonctionnaires. Après la Grande Guerre cependant, les bungalows poussèrent comme des champignons en Angleterre, mais ils n'avaient toutefois plus rien à voir avec les contraintes du climat tropical. Le terme « bungalow » fut en fait retenu pour désigner une petite maison carrée de plain-pied, facile à entretenir, simple, fonctionnelle et économique. Si bien qu'en Inde, un bungalow était une maison de prestige, un symbole de la puissance et de l'occupation coloniale, tandis qu'en Angleterre, il n'était rien d'autre qu'une résidence secondaire bon marché, néanmoins plus ouverte sur la vie extérieure que les maisons de ville traditionnelles anglaises. En plus, ces bungalows du bord de mer représentaient une vie simple et libre. Or quand ces mêmes bungalows, entassés et tous identiques, ont commencé à affluer dans les banlieues (d'Amérique du Nord), dans des rues tracées au cordeau, le sentiment de liberté qu'ils induisaient au préalable s'est rapidement transformé en sensation d'étouffement. Ainsi, ce type d'habitation (qui ne se limitait pas toujours à des formes simples et de plain-pied) trouva à se répandre à la faveur



du boom économique de l'après-guerre, à la fin des années 1940 et dans les années 1950, dans les banlieues tentaculaires de la prospère Amérique. Des plans de bungalows (au coût de 5\$) étaient vendus sur catalogue par des entreprises comme Sears; quant aux éléments préfabriqués, ils pouvaient être livrés rapidement. Autrement, dans le volume *Trajets*, les images de bungalows du photographe Martin Parr, prises en sol irlandais, au début des années 1980, font figure d'ovnis implantés en paysage aride.

Dans cette foisonnante exposition, où les salles ont été repeintes de tons acidulés, on va de découverte en découverte, et celle de l'odyssée des noix de coco n'est pas des moindres. Elles aussi ont la capacité de flotter et peuvent aller à la dérive sur d'importantes distances, principalement à cause de leur enveloppe fibreuse résistante et de l'air dont elles sont remplies, deux propriétés qui leur permettent de se maintenir à la surface de l'eau tout en gardant leur capacité de germination. Lorsqu'elles terminent leur périple sur un terrain propice, selon un délai maximal de quatre mois, les voilà fins prêtes à prendre racine pour renaître. Et du côté de la littérature, ces noix de coco ne sillonnent-elles pas encore des pages de récits d'aventure ou de fables mythologiques, de l'Inde jusqu'aux îles du Pacifique, de Kipling à Defoe ?

Au chapitre *Ajustement*, les habitudes des nouveaux résidents, Tunisiens, Slaves, Roumains et Marocains, tissent de surprenants motifs dans une trame urbaine ancienne. Ainsi, en 1981, un tremblement de terre provoqua au centre-ville du port de Mazara, en Sicile, un exode massif des Italiens qui l'habitaient jusqu'alors. Puis, peu à peu, l'endroit est devenu un refuge pour quelque 4 000 pêcheurs, pour la plupart des immigrants. Une nouvelle communauté s'y est donc implantée, s'appropriant le centre (la casbah, structure urbaine clairement d'origine arabo-musulmane), qu'elle réinvente à mesure. Par conséquent, ce lieu (structure, édifice et espaces publics) a subi des transformations continues, nées de manière spontanée ou par nécessité parmi des gens d'origines diverses qui rivalisent toutefois d'ingéniosité pour rendre l'endroit davantage convivial et des plus attrayant.

Et, comme les noix de coco arrivées à bon port, notre récit prend fin ici, au terme de ce grand tour, qui nous aura permis de vivre mille aventures imaginaires, comme dans la nouvelle intitulée *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, d'Edgar Allan Poe.

Lyne Crevier



Rock of Ages # 13. Section Granite, Rock of Ages Quarry, Vermont, 1991. © Edward Burtynsky. Gracieusement fourni par la Galerie Nicholas Métiévier, Toronto.